



*Études générales de l'Histoire du monde,
depuis la sortie de la Nature effectuée par l'humanité,
jusqu'à son retour en son sein, sous la forme sociale,
par le Communisme.*

Le plan dialectique du Capital de Karl Marx : le Livre premier

L'organisation du Livre premier

Le livre premier du *Capital* s'intitule « Le développement de la production capitaliste ». Pourquoi Karl Marx aborde-t-il le développement d'une chose, au lieu d'expliquer ce qu'elle est, et ensuite comment elle s'est développée ? C'est que pour le matérialisme dialectique, toute chose est lutte et transformation. Une définition est forcément fautive, parce qu'entre-temps la chose définie aura déjà changé. Le meilleur moyen de définir une chose est donc de parler de son développement, car c'est là que ce dont on parle est le plus vrai possible.

Comment Karl Marx procède-t-il pour parler de ce développement ? Il divise son travail en sections. Voici leurs titres : *la marchandise et la monnaie, la transformation de l'argent en capital, la production de la plus-value absolue, la production de la plus-value relative,*

recherches ultérieures sur la production de la plus-value, le salaire, accumulation du capital, l'accumulation primitive.

Là, on s'aperçoit immédiatement d'une chose. En toute bonne logique, un exposé aurait dû avoir le plan inverse. Il faudrait, en effet, d'abord parler de l'accumulation primitive. Celle-ci donne naissance à une accumulation du capital. On constaterait alors la production des plus-values absolue et relative. On verrait ensuite comment l'argent permet de constituer ce capital, et enfin on verrait le rôle de la marchandise.

Karl Marx a choisi le plan inverse, pourquoi ? Pour une raison très simple : il se fonde sur la dignité du réel. Si le général possède le particulier, le particulier possède le général également. Et c'est dans la réalité particulière qu'il va chercher comment celle-ci, en fait, permet au général d'exister. C'est là un principe essentiel du matérialisme dialectique. Chaque chose est divisible à l'infini. Si la marchandise est vraiment la clef de voûte

du capitalisme, alors il suffit de se tourner vers elle pour trouver un développement exponentiel.

On a ici un paradoxe dialectique. Les éléments du tout sont finis, au sens où chacun est bien déterminé. Le tout est constitué de tous ces éléments, à l'infini. Pourtant, ce n'est pas le tout qui porte l'infini : le tout est fini, car il est tout. Par contre, le particulier porte l'infini, car il n'est pas fini : il lui manque tout le reste. Karl Marx part d'une marchandise et il peut remonter à tout le reste.

Pour faire un parallèle facile à comprendre, il suffit de penser à la reproduction sexuelle. Pour expliquer l'espèce humaine, on ne va pas commencer par parler de l'humanité, de ses caractéristiques, pour ensuite à la fin aboutir à la reproduction sur laquelle elle se fonde pour exister. On va constater que des êtres humains en particulier se reproduisent, que c'est là ce qui se passe à grande échelle, et on aboutit alors à l'espèce humaine.

Le parallèle est plus subtil qu'il en a l'air, car ce dont il s'agit c'est bien de supprimer l'opposition cause/conséquence. Le matérialisme dialectique raisonne en termes de transformation, pas de cause et de conséquence. Ainsi, si on se demande s'il y a d'abord l'espèce humaine ou d'abord la reproduction sexuelle des êtres humains, on ne peut pas répondre. C'est comme l'alternative entre l'œuf ou la poule. Il faut une poule pour faire un œuf, et inversement.

Il en va de même pour la marchandise. Le capitalisme fait la marchandise, et la marchandise fait le capitalisme. Il n'y a pas d'un côté l'un qui serait cause, de l'autre l'autre qui serait conséquence.

La première section (La marchandise et la monnaie)

La première section du *Capital* est divisée comme suit :

- I. La marchandise : 1. Les deux facteurs de la marchandise : valeur d'usage et valeur d'échange ou valeur proprement dite. (Substance de la valeur, Grandeur de la valeur)
2. Double caractère du travail présenté par la marchandise 3. Forme de la valeur 4. Le caractère fétiche de la marchandise et son secret

II. Des échanges

III. La monnaie ou la circulation des marchandises : 1. Mesure des valeurs 2. Moyen de circulation 3. La monnaie ou l'argent

Le premier chapitre porte sur la marchandise et son début est très célèbre :

« La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une « immense accumulation de marchandises » [Contribution à la critique de l'économie politique].

L'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse, sera par conséquent le point de départ de nos recherches. »

Que nous dit Karl Marx ? Pour faire simple, il dit qu'il y a des objets utiles pour leur usage. Or, ces objets dont on se sert ne viennent pas de nulle part : ils ont été fabriqués. Les objets ont donc deux aspects : d'un côté ils servent, de l'autre ils sont servis au sens où on les a apportés.

Mais si on les a apportés, c'est qu'on nous les a donnés ou bien qu'on les a échangés contre autre chose. C'est la raison pour laquelle Karl Marx n'utilise pas le mot objet, mais celui de marchandise. Il part du principe que tous les objets sont échangés, plus personne ne produit plus aucun objet par soi-même.

Naturellement, cela peut arriver, c'est cependant tout à fait marginal dans une société développée. Personne ne va fabriquer son marteau soi-même, ou son vélo. On peut à la limite procéder à son assemblage, mais encore faut-il disposer des éléments, qui auront bien été fabriqués, ainsi que d'outils performants, qui eux aussi auront été fabriqués auparavant.

Ainsi, Karl Marx nous parle des objets, mais les définit comme marchandises, car elles viennent d'un marché, où elles ont été échangées. Il note donc :

« Au premier abord, la marchandise nous est apparue comme quelque chose à double face, valeur d'usage et valeur d'échange. »

Autrement dit, pour moi l'objet est utile et je l'apprécie, en ce que je l'utilise et qu'il est à moi. Dialectiquement, cela veut dire inversement que, pour quelqu'un d'autre,

l'objet n'est pas utile, on ne l'apprécie pas, on ne l'utilise pas et il n'est pas à soi. Pourquoi a-t-il alors été produit ? Tout simplement pour être échangé contre autre chose qu'on considérera comme utile, appréciable, utilisable, à soi.

On comprend que si on en était à une société de troc, Karl Marx s'arrêterait là. Seulement, il y a déjà le capitalisme à son époque et personne ne va échanger un marteau contre un sac de blé. Que fait alors Karl Marx ? Il agit en historien. Il sait bien que les objets ont été fabriqués, au fur et à mesure, par les êtres humains.

Si les animaux peuvent utiliser ou fabriquer même des objets, aucun à part l'être humain ne le fait à grande échelle et avec un tel recul sur sa propre activité. Il ne peut pas y avoir d'objets sans engagement humain en ce sens, et c'est vrai quel que soit le degré de complexité de l'objet. Karl Marx nous dit ainsi :

« En fin de compte, toute activité productive, abstraction faite de son caractère utile, est une dépense de force humaine.

La confection des vêtements et le tissage, malgré leur différence, sont tous deux une dépense productive du cerveau, des muscles, des nerfs, de la main de l'homme, et en ce sens du travail humain au même titre. »

C'est là où tout se joue, car Karl Marx va poser les bases du matérialisme historique en disant que, ce qui découle de l'analyse faite, c'est que le critère de valeur, c'est le travail humain. Ce qui distingue un objet d'un autre, c'est la quantité de travail humain qui a été engagée pour le produire.

Il constate qu'il y a un piège dans le capitalisme : dans celui-ci, on a des marchandises, qui sont utiles pour nous, et qui ont un prix. La valeur d'usage (pour nous) s'oppose ainsi au prix. Mais en réalité, la valeur d'usage s'oppose à la valeur d'échange, pas au prix. L'intérêt du Capital de Karl Marx, c'est de justement dépasser les apparences et de ne pas s'arrêter au prix.

Ce qu'il dit, c'est que la notion de prix n'est pas inhérente à l'objet, mais à l'objet devenu marchandise. C'est le capitalisme qui vient ajouter la notion de prix. Et comme on fait face à des prix, on perd de vue le travail humain réellement mis en œuvre. Sur

l'étiquette, il y a un prix, pas le nombre d'heures de travail humain avec un chiffre pour indiquer son intensité.

Il y a pire. Jusqu'à présent, la société humaine a toujours été opposée entre des profiteurs et des gens qui travaillent pour eux. Cela veut dire que personne n'a eu l'idée qu'une force de travail pouvait être équivalente à une autre force de travail. Il faut, pour concevoir cela, avoir à l'esprit la notion d'égalité, et c'est là quelque chose de nouveau.

On pouvait, de par le passé, savoir qu'un kilo de blé est aussi lourd qu'un kilo de maïs. Comme le travail était cependant dévalué, réalisé pour d'autres, personne n'est allé se dire que tant de travail équivalait à tant de travail.

C'est qu'on a passé un cap historique : désormais, la notion d'égalité, comme le note Karl Marx, est largement connue ; idéologiquement, la voie est découverte pour cette compréhension scientifique. Qu'a-t-on ainsi ? D'un côté, il y a quelqu'un qui veut se procurer un objet utile et qui va sur le marché l'acheter sous la forme d'une marchandise avec un prix. De l'autre, il y a quelqu'un qui met cet objet sur le marché, sous la forme d'une marchandise avec un prix, afin de récupérer de l'argent.

Pour la première personne, le prix est secondaire par rapport à l'utilité de l'objet, pour le second l'utilité de l'objet est secondaire par rapport à son prix. Comme chacun est prisonnier dans son propre point de vue, l'objet semble avoir une valeur « spéciale », mystérieuse. Lancée en fait sur le marché, l'objet n'est pas seulement objet, il est marchandise, et on ne perçoit plus ce qu'il est réellement : le produit du travail.

On a d'un côté des producteurs capitalistes qui déversent des marchandises dont ils n'ont rien à faire, de l'autre des consommateurs qui se procurent des objets à leurs yeux nécessaires ou utiles. Et plus ce processus est généralisé à tous les niveaux, plus l'argent qui sert d'intermédiaire prend une dimension sociale : on ne paye plus rien en nature, on paye avec de l'argent, et c'est l'argent qui apparaît comme la « vraie » richesse.

De moyen, l'argent devient une fin en soi – en apparence, car ce qui compte en réalité, c'est le capital, qui est une chose bien différente de « l'argent ».

La deuxième section (la transformation de l'argent en capital)

La deuxième section du *Capital* est divisée comme suit :

- IV. Transformation de l'argent en capital
- V. Les contradictions de la formule générale du capital
- VI. Achat et vente de la force de travail

On l'a compris : c'est elle qui aborde la notion de capital. On est parti de la marchandise, on a vu sa nature d'objet jeté sur le marché, et comment ceux qui se procurent ces objets-marchandises sur le marché ont en tête le prix. C'est l'argent des marchandises qui compte ; le travail derrière les objets semble invisible.

Karl Marx utilise alors le matérialisme dialectique de manière formidable. Il se tourne vers l'argent et il dit qu'il y a une contradiction. Il y a l'argent en tant qu'argent, mais il y a l'argent en tant que capital.

Le consommateur paie la marchandise avec de l'argent. Il avait cet argent, il ne l'a plus : il l'a remis à quelqu'un d'autre, en échange de la marchandise. Cet argent ne tombe pas du ciel : le consommateur l'a eu, car il a travaillé, il a lui-même produit. Ce qu'il a produit est devenu une marchandise également.

Du point de vue du consommateur, c'est une sorte de troc où l'argent sert d'intermédiaire. On a la marchandise produite pour laquelle on a reçu de l'argent, on a donné cet argent pour obtenir une marchandise.

Seulement, le processus est différent pour le capitaliste, qui lui n'a pas en ligne de mire la marchandise. Ce qu'il produit ne l'intéresse pas. Ce qui l'intéresse, c'est d'accumuler de l'argent et pour cela il investit dans la production de marchandises. Il met de l'argent dans une production, cet argent permet la production d'une marchandise, qu'il revend pour obtenir de l'argent. Naturellement, le but est d'obtenir davantage d'argent à la fin du cycle.

Et ce processus doit être renouvelé, amplifié. Karl Marx dit que le capitaliste est comme un avare, mais un avare qui a compris qu'il vaut mieux investir son argent que de le cacher.

« C'est comme représentant, comme support conscient de ce mouvement que le possesseur d'argent devient capitaliste. Sa personne, ou plutôt sa poche, est le point de départ de l'argent et son point de retour.

Le contenu objectif de la circulation A—M—A' [argent – marchandise – davantage d'argent], c'est-à-dire la plus-value qu'enfante la valeur, tel est son but subjectif, intime.

Ce n'est qu'autant que l'appropriation toujours croissante de la richesse abstraite est le seul motif déterminant de ses opérations, qu'il fonctionne comme capitaliste, ou, si l'on veut, comme capital personnifié, doué de conscience et de volonté.

La valeur d'usage ne doit donc jamais être considérée comme le but immédiat du capitaliste, pas plus que le gain isolé ; mais bien le mouvement incessant du gain toujours renouvelé.

Cette tendance absolue à l'enrichissement, cette chasse passionnée à la valeur d'échange lui sont communes avec le thésauriseur. Mais, tandis que celui-ci n'est qu'un capitaliste maniaque, le capitaliste est un thésauriseur rationnel.

La vie éternelle de la valeur que le thésauriseur croit s'assurer en sauvant l'argent des dangers de la circulation, plus habile, le capitaliste la gagne en lançant toujours de nouveau l'argent dans la circulation »

Si on en restait là, on aurait alors le capitaliste comme investisseur judicieux, qui a de l'argent, qui l'investit pour produire des choses, qui arrive à les vendre, et qui se fait une marge dessus. C'est là le principe du commerce et, justement, ce n'est pas cela le capitalisme en tant que tel.

Karl Marx, notre maître, nous explique alors que puisqu'il y a davantage d'argent à la sortie de l'investissement et de la production, la richesse ajoutée doit se situer au niveau de la production, puisqu'on

connaît l'investissement, qu'il est déterminé dès le départ. Et comme il sait ce qu'est une production, il nous dit la chose suivante. On ne produit pas à partir de rien, on utilise différents éléments, qu'on modifie, transforme, etc.

Pour faire un marteau par exemple, on a besoin d'acier et de bois. Mais on a également besoin... d'un travailleur pour associer l'acier et le bois, la tête du marteau et le manche. Or, qu'est-ce que le travailleur ? Eh bien, justement, c'est une marchandise comme une autre.

On a vu que lorsqu'on se procure un objet utile, on le veut pour ce qu'il est, tandis que le prix est quelque chose de secondaire. Pour le producteur, l'objet n'a pas d'intérêt en soi, ce qui compte c'est son prix. Eh bien, il en va de même dans le rapport au travailleur.

Le producteur ne s'intéresse pas au travailleur en tant que personne ; ce qu'il est lui est indifférent. Ce qui compte, c'est sa force de travail, qui est prise de la même manière qu'une matière première, comme un ajout. Le producteur a besoin de l'acier, du bois et du travailleur pour fabriquer un marteau ; ce qu'est l'acier, le bois et le travailleur ne l'intéresse pas. Le marteau lui-même ne l'intéresse pas, d'ailleurs.

Ce qui l'intéresse, c'est le résultat final, lorsque le marteau a été vendu. Le capitaliste est hypnotisé par son capital, ce n'est même plus lui qui possède le capital : c'est le capital qui utilise le capitaliste pour s'agrandir. Ce capital consiste en de l'argent, mais il est bien plus que l'argent, car il peut désormais utiliser le travailleur comme une marchandise. C'est là où le capitalisme se produit historiquement.

Karl Marx constate ainsi :

« L'expérience nous apprend qu'une circulation marchande relativement peu développée suffit pour faire éclore toutes ces formes.

Il n'en est pas ainsi du capital. Les conditions historiques de son existence ne coïncident pas avec la circulation des marchandises et de la monnaie.

Il ne se produit que là où le détenteur des moyens de production et de subsistance rencontre sur le marché le travailleur libre qui

vient y vendre sa force de travail et cette unique condition historique recèle tout un monde nouveau.

Le capital s'annonce dès l'abord comme une époque de la production sociale. »

La troisième section (la production de la plus-value absolue)

La troisième section du *Capital* a un nombre de divisions plus important que précédemment. On a ainsi :

VII. Production de valeurs d'usage et production de la plus-value

VIII. Capital constant et capital variable

IX. Le taux de la plus-value

X. La journée de travail

1. Limite de journée de travail

2. Le Capital affamé de surtravail - Boyard et fabricant

3. La journée de travail dans les branches de l'industrie où l'exploitation n'est pas limitée par la loi.

4. Travail de jour et nuit. - Le système des relais

5. Lois coercitives pour la prolongation de la journée de travail depuis le milieu du XIV^e jusqu'à la fin du XVII^e siècle.

6. Lutte pour la journée de travail normale - Limitation légale du temps de travail - la législation manufacturière anglaise de 1833 à 1864

7. La lutte pour la journée de travail normale. Contrecoup de la législation anglaise sur les autres pays.

XI. Taux et masse de la plus-value

Tout cela semble bien chargé et la raison en est la suivante.

Dans la première section, Karl Marx nous parle de l'objet produit par la culture humaine, qui a une

valeur d'usage mais également une valeur d'échange, car il est lancé sur un marché.

Dans la seconde section, Karl Marx nous explique que l'argent peut être davantage que l'argent : lancé dans la production, il en ressort plus grand ; ce phénomène, une fois généralisé, consiste en le capital et c'est alors le capitalisme.

Le sens de la troisième section, c'est donc d'expliquer pourquoi cet argent qui rentre dans la production ressort plus grand qu'à l'origine. Naturellement, c'est de nouveau avec la prise en considération d'une contradiction qu'il va formuler cela. Cette contradiction concerne le capital, c'est-à-dire l'argent investi dans la production.

Que permet de procurer cet argent ? D'une part, des machines et des matières premières, de l'autre, de la force du travail. Au fond, il n'y a pas de différence, puisque la force du travail, c'est un être humain dont on utilise la force. Karl Marx explique, et la phrase est très importante :

« L'homme lui-même, en tant que simple existence de force de travail, est un objet naturel, un objet vivant et conscient, et le travail n'est que la manifestation externe, matérielle de cette force. »

Or, cet objet naturel existe encore dans la production, contrairement aux matières premières qui, elles, disparaissent dans l'objet produit, appelé à devenir une marchandise. Il y a donc une différence de nature entre l'objet naturel dont on utilise la force de travail et les machines, les matières premières. Karl Marx la précise en définissant le premier comme le capital variable, le second comme le capital constant.

Pourquoi ces termes ? Déjà, Karl Marx veut indiquer qu'ils forment les deux aspects de la même contradiction. Le capital, c'est la contradiction entre le capital constant et le capital variable, dont le résultat est la production de marchandises. Ensuite, maîtrisant le matérialisme

dialectique, Karl Marx veut dire par là qu'il s'agit de la contradiction interne.

On pourrait penser, en effet, qu'il serait possible de mieux utiliser les matières premières. Ces dernières pourraient changer de nature et il n'y aurait alors aucune raison de les caractériser comme « constant », comme un capital constant.

Cependant, une telle utilisation améliorée serait trouvée par les scientifiques, en dehors de la production ; elle concernerait toute la société, elle ne jouerait pas au sens strict sur le rapport contradictoire entre les travailleurs et les machines avec les matières premières.

Par contre, les travailleurs restent eux tout le temps « variable », car on peut agir sur eux. On peut faire en sorte qu'ils travaillent plus... Et non seulement on peut faire en sorte qu'ils travaillent plus, mais on peut recommencer le processus !

C'est ce qui fait dire à Karl Marx que :

« La force de travail en activité, le travail vivant a donc la propriété de conserver de la valeur en ajoutant de la valeur ; c'est là un don naturel qui ne coûte rien au travailleur, mais qui rapporte beaucoup au capitaliste ; il lui doit la conservation de la valeur actuelle de son capital. »

Karl Marx appelle plus-value cette force de travail qui est poussée à travailler au-delà de ce pourquoi elle est payée. C'est une forme moderne d'exploitation. Le capitaliste ajoute de la valeur aux marchandises, en plus de son argent initial, en jouant sur le travail apporté, en forçant le travailleur à fournir plus d'efforts, de manière insidieuse.

Le travailleur croit être payé pour ce qu'il fait, mais ce qu'il fait dépasse en réalité ce pour quoi il est payé. Tel est l'aspect principal, et Karl Marx va ensuite justement regarder les aspects secondaires.

Il constate, déjà, qu'il existe plusieurs taux de plus-value, selon le degré d'heures de travail en réalité non payées aux travailleurs.

Ensuite, il fait tout un panorama des situations de l'époque relative à la durée de la journée de travail. Car l'objet naturel qu'est l'être humain s'use et s'abîme, il peut même mourir si on le pousse à bout, comme les esclaves noirs en Amérique.

La question des horaires de travail est donc inévitablement à prendre en compte et on comprend que les capitalistes font de savants calculs afin d'augmenter au mieux leur rentabilité dans l'utilisation de la force de travail.

Et plus les travailleurs forment une masse grande, plus le « surtravail » qui leur est arraché est grand, et plus le capitalisme est lui-même. Karl Marx résume parfaitement cette réalité en expliquant que :

« La vie du capital ne consiste que dans son mouvement comme valeur perpétuellement en voie de multiplication. »

La quatrième section (la production de la plus-value relative)

La quatrième section du *Capital* est divisée comme suit :

XII. La plus-value relative

XIII. Coopération

XIV. Division du travail et manufacture

1. Double origine de la manufacture
2. Le travailleur parcellaire et son outil
3. Mécanisme général de la manufacture. Ses deux formes fondamentales. Manufacture hétérogène et manufacture sérielle
4. Division du travail dans la manufacture et dans la société
5. Caractère capitaliste de la manufacture

XV. Machinisme et grande industrie

1. Développement des machines et de la production mécanique
2. Valeur transmise par la machine au produit
3. Réaction immédiate de l'industrie mécanique sur le travailleur
4. La fabrique
5. Lutte entre travailleur et machine
6. Théorie de la compensation
7. Répulsion et attraction des ouvriers par la fabrique. Crises de l'industrie cotonnière.
8. Révolution opérée dans la manufacture, le métier et le travail à domicile par la grande industrie
9. Législation de fabrique
10. Grande industrie et agriculture

De quoi parle-t-on ici ? Eh bien, c'est toujours le même procédé. Dans la première section, il prend l'objet et dit qu'elle a une valeur d'usage et une valeur d'échange. Dans la deuxième section, il dit que l'argent a deux aspects : il peut être argent, il peut être capital. Dans la troisième section, il dit que le capital a deux aspects : capital constant et capital variable.

Tout cela a abouti à dire qu'il y a la plus-value, consistant en le résultat de ce qu'on a arraché aux travailleurs comme force de travail non rémunéré. On l'a deviné : Karl Marx va maintenant dire que la plus-value a elle-même deux aspects. Il distingue la plus-value absolue et la plus-value relative.

Pour faire simple, il oppose la quantité à la qualité. La plus-value absolue consiste à allonger la durée du temps de travail, c'est-à-dire à dépasser le temps de travail pour lequel le travailleur est payé. En ajoutant un temps de travail, qui est non payé en pratique, on obtient la plus-value. C'est le socle de l'exploitation et c'est relié à la notion de quantité.

La plus-value relative consiste à augmenter la productivité ; c'est la qualité. On notera ici que cela joue même indirectement : si les produits sont moins chers, on peut faire en sorte de payer moins les travailleurs. Dans le premier cas, les travailleurs agissent pareillement, mais plus longtemps ; dans le second cas, ils travaillent la même durée qu'auparavant, mais plus efficacement.

Karl Marx note d'ailleurs que c'est justement la quantité qui est devenue qualité, puisque le capitalisme est né

par un changement d'échelle de la production et de la consommation :

« La production capitaliste ne commence en fait à s'établir que là où un seul maître exploite beaucoup de salariés à la fois, où le procès de travail, exécuté sur une grande échelle, demande pour l'écoulement de ses produits un marché étendu.

Une multitude d'ouvriers fonctionnant en même temps sous le commandement du même capital, dans le même espace (ou si l'on veut sur le même champ de travail), en vue de produire le même genre de marchandises, voilà le point de départ historique de la production capitaliste.

C'est ainsi qu'à son début, la manufacture proprement dite se distingue à peine des métiers du moyen âge, si ce n'est pas le plus grand nombre d'ouvriers exploités simultanément. L'atelier du chef de corporation n'a fait qu'élargir ses dimensions.

La différence commence par être purement *quantitative*. »

Ce n'est pas tout, bien sûr. Si la quantité se transforme en qualité, cette dernière connaît une croissance exponentielle. La coopération devient toujours plus complexe, ce qui agit bien entendu sur les forces productives qui deviennent toujours plus performantes et puissantes. Ce n'est pas là un choix rationnel, mais un produit des besoins du capital lui-même. Karl Marx le souligne bien :

« Le capitaliste n'est point capitaliste parce qu'il est directeur industriel; il devient au contraire chef d'industrie parce qu'il est capitaliste. »

Le capitalisme n'a pas été mis en place par des génies investisseurs ; c'est le produit de la nature du capital lui-même, qui pour se valoriser toujours plus transforme la réalité selon ses propres besoins. Karl Marx s'intéresse ensuite au processus de mise en place de la coopération à grande échelle. Il analyse la mise en place de la manufacture, qui façonne les travailleurs selon ses besoins.

La contradiction est ici entre l'individu et la collectivité, entre la quantité et la qualité également, et bien entendu entre le particulier et l'universel.

« Le corps de travail fonctionnant dans la manufacture et dont les membres sont des ouvriers de détail, appartient au capitaliste ; il n'est qu'une forme d'existence du capital. La force productive, issue de la combinaison des travaux, semble donc naître du capital.

La manufacture proprement dite ne soumet pas seulement le travailleur aux ordres et à la discipline du capital, mais établit encore une gradation hiérarchique parmi les ouvriers eux-mêmes.

Si, en général, la coopération simple n'affecte guère le mode de travail individuel, la manufacture le révolutionne de fond en comble et attaque à sa racine la force de travail.

Elle estropie le travailleur, elle fait de lui quelque chose de monstrueux en activant le développement factice de sa dextérité de détail, en sacrifiant tout un monde de dispositions et d'instincts producteurs, de même que dans les États de la Plata [= l'Argentine et l'Uruguay], on immole un taureau pour sa peau et son suif.

Ce n'est pas seulement le travail qui est divisé, subdivisé et réparti entre divers individus, c'est l'individu lui-même qui est morcelé et métamorphosé en ressort automatique d'une opération exclusive, de sorte que l'on trouve réalisée la fable absurde de Menenius Agrippa, représentant un homme comme fragment de son propre corps. »

Ici, on touche au vrai Karl Marx, au sens où c'est un domaine qu'il affectionne particulièrement. Il est très intéressé par tout ce qui est technologie, tout ce qui est modification de la technique et apport technologique. Il expose les choses donc avec beaucoup de détails, mais il faut bien comprendre qu'ici la clef absolue, c'est la compréhension qu'à partir de ce moment-là, historiquement, on a une production pour la production.

Auparavant, chaque production était séparée d'une autre, grosso modo. Désormais, on peut produire pour mettre en place une production ; on fabrique des

machines pour fabriquer des machines. C'est un immense bouleversement sur le plan des forces productives.

La coopération entre individus produit une collectivité productive, capable de mettre en place des collectivités productives au service de collectivités productives, et ainsi de suite. Dialectiquement, cela modifie d'autant la nature du travail :

« En rendant superflue la force musculaire, la machine permet d'employer des ouvriers sans grande force musculaire, mais dont les membres sont d'autant plus souples qu'ils sont moins développés (...).

L'automate, en sa qualité de capital, est fait homme dans la personne du capitaliste. Une passion l'anime : il veut tendre l'élasticité humaine et broyer toutes ses résistances. »

Et effectivement, c'est à ce moment-là que se généralise le travail des enfants, l'intégration des femmes dans la production. Karl Marx fait une longue présentation de la situation sociale provoquée par cette nouvelle situation historique.

La cinquième section (recherches ultérieures sur la production de la plus-value)

La cinquième section du *Capital* est divisée comme suit :

XVI. Plus-value absolue et plus-value relative

XVII. Variations dans le rapport de grandeur entre la plus-value et la valeur de la force de travail

XVIII. Formules diverses pour le taux de la plus-value

Comme on le voit, c'est plus court et, surtout, Karl Marx revient sur la notion de plus-value. On reconnaît tout de suite son approche, qui vise à apporter un éclairage nouveau. Ce que vise Karl Marx, naturellement, c'est à ce qu'on obtienne une vision claire, par un recul historique. Auparavant, il était parti du particulier et,

se fondant sur la dignité du réel, il a constaté les contradictions et il les a suivies.

Dans cette section, on a des précisions sur les modalités de la plus-value, mais cette fois à partir d'une vue d'ensemble. Le passage suivant reflète absolument l'état d'esprit général qui traverse toute la section. C'est une véritable mise en perspective ; on ne se concentre plus sur le phénomène dans son immédiateté, on le situe dans son contexte historique en prenant en toile de fond un processus s'étalant sur des dizaines, des centaines de milliers d'années.

« Les facultés de l'homme primitif, encore en germe, et comme ensevelies sous sa croûte animale, ne se forment au contraire que lentement sous la pression de ses besoins physiques.

Quand, grâce à de rudes labeurs, les hommes sont parvenus à s'élever au-dessus de leur premier état animal, que par conséquent leur travail est déjà dans une certaine mesure socialisé, alors, et seulement alors, se produisent des conditions où le surtravail de l'un peut devenir une source de vie pour l'autre, et cela n'a jamais lieu sans l'aide de la force qui soumet l'un à l'autre.

À l'origine de la vie sociale les forces de travail acquises sont assurément minimales, mais les besoins le sont aussi, qui ne se développent qu'avec les moyens de les satisfaire.

En même temps, la partie de la société qui subsiste du travail d'autrui ne compte presque pas encore, comparativement à la masse des producteurs immédiats. Elle grandit absolument et relativement à mesure que le travail social devient plus productif.

Du reste, la production capitaliste prend racine sur un terrain préparé par une longue série d'évolutions et de révolutions économiques. La productivité du travail, qui lui sert de point de départ, est l'œuvre d'un développement historique dont les périodes se comptent non par siècles, mais par milliers de siècles.

Abstraction faite du mode social de la production, la productivité du travail dépend des conditions naturelles au milieu desquelles il s'accomplit. Ces conditions peuvent toutes se

ramener soit à la nature de l'homme lui-même, à sa race, etc., soit à la nature qui l'entoure.

Les conditions naturelles externes se décomposent au point de vue économique en deux grandes classes : richesse naturelle en moyens de subsistance, c'est-à-dire fertilité du sol, eaux poissonneuses, etc., et richesse naturelle en moyens de travail, tels que chutes d'eau vive, rivières navigables, bois, métaux, charbon, et ainsi de suite.

Aux origines de la civilisation c'est la première classe de richesses naturelles qui l'emporte ; plus tard, dans une société plus avancée, c'est la seconde.

Qu'on compare, par exemple, l'Angleterre avec l'Inde, ou, dans le monde antique, Athènes et Corinthe avec les contrées situées sur la mer Noire (...).

La patrie du capital ne se trouve pas sous le climat des tropiques, au milieu d'une végétation luxuriante, mais dans la zone tempérée.

Ce n'est pas la fertilité absolue du sol, mais plutôt la diversité de ses qualités chimiques, de sa composition géologique, de sa configuration physique, et la variété de ses produits naturels, qui forment la base naturelle de la division sociale du travail et qui excitent l'homme, en raison des conditions multiformes au milieu desquelles il se trouve placé, à multiplier ses besoins, ses facultés, ses moyens et modes de travail.

C'est la nécessité de diriger socialement une force naturelle, de s'en servir, de l'économiser, de se l'approprier en grand par des œuvres d'art, en un mot de la dompter, qui joue le rôle décisif dans l'histoire de l'industrie.

Telle a été la nécessité de régler et de distribuer le cours des eaux, en Égypte, en Lombardie, en Hollande, etc.

Ainsi en est-il dans l'Inde, dans la Perse, etc., où l'irrigation au moyen de canaux artificiels fournit au sol non seulement l'eau qui lui est indispensable, mais encore les engrais minéraux qu'elle détache des montagnes et dépose dans son limon.

La canalisation, tel a été le secret de l'épanouissement de l'industrie en Espagne et en Sicile sous la domination arabe. »

Le capitalisme s'inscrit dans le long parcours de transformation du monde par l'humanité, où l'humanité se transforme elle-même. Elle produit des choses nouvelles, afin de satisfaire des besoins nouveaux. Et dans ce processus où ce qui transforme est transformé également, il y a une minorité qui profite du travail d'autrui, une exploitation qui prend une forme historique d'une immense ampleur avec l'émergence du capital comme forme sociale.

Est-ce à dire que Karl Marx a perdu de vue la contradiction ? Absolument pas. Ce serait contraire à l'approche matérialiste dialectique. La contradiction qu'on retrouve en toile de fond est exposée dans le titre du deuxième chapitre : « variations dans le rapport de grandeur entre la plus-value et la valeur de la force de travail ».

Même si Karl Marx parle des variations et présente le cadre historiquement, le moteur de sa démarche est une contradiction : celle entre la plus-value et la force de travail. Cela ne se voit pas forcément, parce qu'il parle de leur rapport de grandeur. Mais qui dit rapport de grandeur dit rapport, et qui dit rapport dit lutte et transformation, selon le matérialisme dialectique.

Et que produit la contradiction entre la plus-value et la force de travail, dans leur rapport contradictoire ? Bien entendu, la nature du salaire.

La sixième section (le salaire)

La sixième section du *Capital* est également relativement courte ; elle est divisée comme suit :

XIX. Transformation de la valeur ou du prix de la force de travail en salaire

XX. Le salaire au temps

XXI. Le salaire aux pièces

XXII. Différence dans le taux des salaires nationaux

Ici, on en revient à la constatation d'une contradiction. Quels en sont les deux pôles, quel phénomène les porte ? Karl Marx se fonde, pour développer son analyse, sur ce constat d'une importance essentielle :

« Ce qui sur le marché fait directement vis-à-vis au capitaliste, ce n'est pas le travail, mais le travailleur. Ce que celui-ci vend, c'est lui-même, sa force de travail.

Dès qu'il commence à mettre cette force en mouvement, à travailler, or, dès que son travail existe, ce travail a déjà cessé de lui appartenir et ne peut plus désormais être vendu par lui.

Le travail est la substance et la mesure inhérente des valeurs, mais il n'a lui-même aucune valeur. »

Ce passage doit absolument être compris ; il porte en lui la substance même de toute l'approche de Karl Marx : s'il y a développement des forces productives, c'est qu'il y a moyen qu'ils se développent, et c'est donc qu'il y a un sol pour une exponentielle.

C'est tout simple : imaginons qu'on puisse quantifier le travail, de la même manière qu'on achète de l'essence pour une voiture. Le travailleur serait en mesure de savoir exactement ce qu'il fournit comme quantité de travail, tout comme on sait qu'on a précisément acheté 50 litres d'essence.

Or, dans la réalité, le travailleur ne peut aucunement quantifier la force de travail qu'il fournit. Il peut d'autant moins le faire qu'il n'est plus un artisan produisant par exemple tant de tables en tant d'heures. Il est inséré dans une immense coopération économique, à l'échelle de la société toute entière, voire existante à travers différents pays.

Le travail appartient au travailleur et est vendu au capital. En ce sens, le travailleur existe de manière indépendante ; il a un contrat de travail. Mais en même temps, le travailleur, lorsqu'il travaille, devient capital variable. Il devient une partie du capital, en tant que travailleur ! C'est précisément là qu'on lui arrache du travail non payé.

Si le travailleur était un robot, son travail pourrait être quantifiable. Là, il ne l'est pas, et le capitaliste peut jouer sur ses muscles, ses nerfs, son intelligence, sa

psyché, etc. Cette double nature du travailleur – il est indépendant et vend un travail en particulier, tout en devenant capital variable en général – fait que la notion de salaire est extrêmement problématique.

D'où l'analyse de Karl Marx, à partir de cette double nature, de cette contradiction dans la situation du travailleur. Son insertion dans une immense coopération n'est pas quantifiable et c'est ce qui permet le saut qualitatif du capital ; le salaire ne le montre pas.

Il y a une mystique du salaire et Karl Marx s'attarde alors à le montrer, en s'intéressant au salaire au temps, au salaire aux pièces, à la différence dans le taux des salaires nationaux.

Il est montré à chaque fois comment le capitalisme procède pour extorquer le surtravail. C'est un phénomène objectif : le capitaliste ne le voit pas non plus ; il est mystifié, tout comme le travailleur l'est.

« L'apparence seule des rapports de production se reflète dans le cerveau du capitaliste.

Il ne sait pas que le soi disant prix normal du travail contient aussi un certain quantum de travail non payé, et que c'est précisément ce travail non payé qui est la source de son gain normal.

Le temps de surtravail n'existe pas pour lui, car il est compris dans la journée normale qu'il croit payer avec le salaire quotidien. »

La contradiction du travailleur est ce qui produit le salaire : telle est la substance de la sixième section.

La septième section (accumulation du capital)

La septième section du *Capital* redevient longue ; elle est divisée comme suit :

XXIII. Reproduction simple

XXIV. Transformation de la plus-value en capital

I. Reproduction sur une échelle progressive. – Comment le droit de propriété de la production marchande devient le droit d'appropriation capitaliste.

II. Fausse interprétation de la production sur une échelle progressive.

III. Division de la plus-value en capital et en revenu. – Théorie de l'abstinence.

IV. Circonstances qui, indépendamment de la division proportionnelle de la plus-value en capital et en revenu, déterminent l'étendue de l'accumulation. – Degré d'exploitation de la force ouvrière. – Différence croissante entre le capital employé et le capital consommé. – Grandeur du capital avancé.

V. Le prétendu fonds de travail (Labour fund).

XXV. Loi générale de l'accumulation capitaliste

I. La composition du capital restant la même, le progrès de l'accumulation tend à faire monter le taux des salaires.

II. Changements successifs de la composition du capital dans le progrès de l'accumulation et diminution relative de cette partie du capital qui s'échange contre la force ouvrière.

III. Production croissante d'une surpopulation relative ou d'une armée industrielle de réserve.

IV. Formes d'existence de la surpopulation relative. Loi générale de l'accumulation capitaliste.

V. Illustration de la loi générale de l'accumulation capitaliste

- a. L'Angleterre de 1846 à 1866.
- b. Les couches industrielles mal payées.
- c. La population nomade. - Les mineurs.
- d. Effet des crises sur la partie la mieux payée de la classe ouvrière.
- e. Le prolétariat agricole anglais.
- f. Irlande.

Ce qu'on a dans cette section découle du précédent, qui a souligné la dimension exponentielle de la croissance permise par l'utilisation du capital variable, c'est-à-dire

du travailleur. Karl Marx constate que toute société humaine produit et, une fois qu'elle l'a fait, reproduit, car la vie continue. Il y a des cycles de production permettant aux êtres humains de vivre à chaque cycle.

Il remarque ici que la consommation des travailleurs est double : consommation collective au sein de la production avec les matières premières, mais également consommation individuelle pour vivre. Et cette consommation individuelle renforce d'autant plus le capitalisme.

« Au point de vue social, la classe ouvrière est donc, comme tout autre instrument de travail, une appartenante du capital, dont le procès de reproduction implique dans certaines limites même la consommation individuelle des travailleurs.

En retirant sans cesse au travail son produit et le portant au pôle opposé, le capital, ce procès empêche ses instruments conscients de lui échapper.

La consommation individuelle, qui les soutient et les reproduit, détruit en même temps leurs subsistances, et les force ainsi à réparer constamment sur le marché.

Une chaîne retenait l'esclave romain; ce sont des fils invisibles qui rivent le salarié à son propriétaire. Seulement ce propriétaire, ce n'est pas le capitaliste individuel, mais la classe capitaliste (...).

Le procès de production capitaliste considéré dans sa continuité, ou comme reproduction, ne produit donc pas seulement marchandise, ni seulement plus-value; il produit et éternise le rapport social entre capitaliste et salarié. »

Cette situation renforce d'autant plus l'acquisition de surtravail par le capital, qui n'a pas comme démarche la reproduction simple, mais la reproduction élargie. On est ici dans une question extrêmement compliquée à saisir si on maîtrise mal la dialectique.

L'intitulé de la section est « accumulation du capital », il faut le rappeler, et c'est précisément le titre que Rosa Luxemburg a donné à un de ses ouvrages. Elle y explique justement qu'il y a une faiblesse, somme toute, chez Karl Marx dans cette section et qu'en réalité,

le capitalisme est obligé de conquérir des zones non capitalistes afin d'être en mesure de s'élargir.

Rose Luxemburg n'avait précisément pas saisi le saut dialectique porté par le capitalisme dans la production ; elle raisonnait en quantité, sans voir la qualité.

Voyons comment procède Karl Marx. Déjà, il déplace le curseur : il ne faut pas partir du droit de propriété de la production marchande en particulier, mais de l'appropriation capitaliste en général. On ne regarde plus les capitalistes comme quantité, on les prend comme ensemble, comme classe.

Seulement voilà, quand on fait cela, on se retrouve avec une gigantesque somme d'informations. Bien sûr, on peut regarder les chiffres pour chaque année, mais alors on ne comprend pas réellement ce qui s'est passé comme processus. Or, pour le matérialisme dialectique, définir une chose au plus près, c'est comprendre son développement.

« La reproduction annuelle est un procès très facile à saisir tant que l'on ne considère que le fonds de la production annuelle, mais tous les éléments de celle-ci doivent passer par le marché.

Là, les mouvements des capitaux et des revenus personnels se croisent, s'entremêlent et se perdent dans un mouvement général de déplacement - la circulation de la richesse sociale - qui trouble la vue de l'observateur et offre à l'analyse des problèmes très compliqués. »

Karl Marx fait de nombreuses constatations en passant ; il s'aperçoit que le capitaliste était abstinent initialement, afin d'accumuler du capital, mais qu'il ne l'est plus. Il prend en compte les progrès des sciences et des techniques dans l'amélioration de la productivité.

Et c'est justement là où tout se joue. On se souvient qu'il avait opposé deux pôles dans le capital : il y a le capital constant, avec les machines et les matières premières, et le capital variable, ce dernier consistant en les salaires des travailleurs, en la force des travailleurs eux-mêmes.

Karl Marx va alors formuler une thèse extraordinaire, bien plus facile à comprendre une fois qu'on a dépassé

le premier quart du 21^e siècle qu'auparavant. Pourquoi ? Parce qu'il expose en fait les phénomènes en développement, et que plus on peut constater ce développement, plus on en comprend le sens profond. C'est précisément là qu'il montre qu'il est notre maître, qu'il porte le premier le matérialisme dialectique, l'exposant concrètement.

Que fait donc Karl Marx ? Il n'oppose pas seulement le capital variable au capital constant. Il va les opposer dans leur développement. C'est là que réside exactement la croissance exponentielle du capitalisme. Là est la clef qui a été recherchée si longtemps et avec tant d'efforts.

Prenons le capital constant. Il consiste en les machines et les matières premières. Quel est son développement ? Il est double, qualitatif et quantitatif. Il est qualitatif, car les machines sont améliorées, remplacées par des meilleures, et il en va de même pour les matières premières. Il est quantitatif, parce qu'on a accès à toujours plus de machines et de matières premières.

Et là, maintenant, voyons l'intelligence dialectique de Karl Marx. Qu'est-ce que le capital variable ? Ce sont les salaires pour payer les travailleurs pour leur force de travail. On devrait alors avoir : quel est le développement de la force de travail ? Mais Karl Marx, maîtrisant le matérialisme dialectique, sait qu'il n'y a pas que la force de travail de chaque travailleur qui est intégrée au capital : les travailleurs tout entiers le sont. Voilà pourquoi il faut voir les choses en termes de classe.

La vraie question est donc : quel est le développement des travailleurs ? La réponse de Karl Marx est alors : il équivaut au développement du capital constant. Cela semble absurde, puisque les machines et les matières premières sont un domaine séparé des travailleurs. En réalité, ce sont les deux faces de la même pièce. Et cette pièce est le capital.

La croissance exponentielle du capital tient en la contradiction entre le développement du capital constant et celui du capital variable, développements... qui sont les mêmes. Et comme, en même temps, ils ne sont pas les mêmes, c'est cela qui va provoquer l'effondrement du capitalisme.

On a ainsi une exponentielle et une contradiction interne qui détermine le développement. Karl Marx est le maître du matérialisme dialectique, il inaugure une manière totalement nouvelle de concevoir les choses, de les voir dans leur fondement même.

Expliquons maintenant concrètement comment cela se déroule.

1. Karl Marx pose un rapport entre le capital variable et le capital constant. Ce rapport consiste en la proportion par rapport au capital total ; autrement dit, il demande quel est le pourcentage de l'un et de l'autre.

2. Puisque le capital s'accumule, il devient plus important à chaque cycle. Il y a donc davantage d'investissements capitalistes et, par conséquent, davantage de travailleurs embauchés. S'il n'y avait pas ces travailleurs, il n'y aurait pas de surtravail, et sans surtravail pas de capitalisme.

3. On a là un mouvement ascendant et, si on en restait là, alors la condition des travailleurs progresserait lentement mais sûrement, accompagnant l'expansion du capitalisme. Les travailleurs resteraient enchaînés, tout en y gagnant tout de même quelque chose de toujours un peu meilleur.

4. Il existe cependant un développement inégal entre le capital constant et le capital variable. Le capitalisme prenant toujours plus d'ampleur, il est capable de mobiliser des ressources toujours plus énormes. Le développement de la technique et des technologies est plus rapide que le développement de la population des travailleurs.

5. Le développement de la technique implique un décrochage de la proportion accordée aux travailleurs dans la production. La part du capital constant devient au fur et à mesure plus importante que celle du capital variable.

6. Ce décrochage de la part du capital variable prend une dimension d'autant plus grande que le capital est capable de se centraliser, par exemple avec le crédit ou la bourse, et de se mobiliser pour réaliser de profonds bouleversements, comme les chemins de fer.

7. Le capital a donc comme une respiration : dans son élan premier, il attire les travailleurs ; lorsqu'il se

renforce techniquement, il ne les attire plus et les repousse même. Il y a un effet de va-et-vient en permanence, ce qui fait qu'il y a toujours des travailleurs qui se retrouvent pris et jeté, formant un réservoir à disposition (c'est « l'armée industrielle de réserve »).

8. Plus l'ensemble du capital est puissant, plus la capacité à renforcer le capital variable prend une dimension plus grande, ce qui augmente la taille de l'armée de réserve. Plus il y a va-et-vient dans de grandes proportions, plus l'armée de réserve s'agrandit d'autant.

9. L'existence de cette armée de réserve s'accompagne de celle de masses précipitées dans le paupérisme, marginalisées, mises de côté du processus général.

Il faut bien saisir l'importance de cette question. Karl Marx la définit comme la « loi générale de l'accumulation capitaliste » ! Pourtant, cette notion d'armée industrielle de réserve a toujours été considérée comme secondaire, comme un aspect important mais somme toute à part du processus général.

Rien de plus faux. En réalité, cette armée industrielle de réserve est le nexus de la contradiction entre capital constant et capital variable. C'est le cœur de la contradiction propre au mode de production capitaliste.

D'un côté, le capitaliste a besoin de la force de travail des travailleurs, pour leur extorquer du surtravail. Mais cette extorsion ne consiste pas simplement en des heures non payées, elle n'est pas que quantitative.

Elle est qualitative, car on augmente le niveau technique de la production, on utilise des machines plus perfectionnées. Le travailleur doit suivre le rythme de complexification de la production. Mais ce n'est pas le travailleur qui intéresse le capitaliste, mais sa force de travail. Là est la contradiction.

Le travailleur s'épuise donc, et ne remarque pas ce qu'il apporte à la société dans son ensemble, alors que le capitaliste utilise sa force de travail en la pressurant, tout en disant ne pas être concerné par le travailleur pour le reste. Si on regarde par contre à l'échelle sociale, c'est évident : les capitalistes profitent de

l'activité des travailleurs, qui sont attirés pour être exploités et en même temps repoussés lors de l'accélération du niveau technique.

Comme le capital grandit toujours, il y a toujours plus de travailleurs, car sans travailleurs, il n'y a pas d'exploitation, donc pas de capital. Mais le renforcement de la capacité technique de la production exige des sacrifices toujours plus grands de leur départ, et ils sont repoussés également au fur et à mesure.

C'est ainsi que le capitalisme grandit : par sa capacité à employer les travailleurs comme bon lui semble, car ils vendent leur force de travail, et qu'on peut ne pas l'acheter. La capacité de mobilisation humaine du capitalisme est précisément ce qui permet son expansion.

L'accumulation du capital est le produit de la contradiction entre le capital constant et le capital variable, où justement le terme de variable a tout son sens, car le capitaliste peut tout le temps le façonner quand il veut et comme il veut.

Cela se fait au prix de la mise en place d'une armée industrielle de réserve toujours plus grande, ou si l'on préfère, d'une masse mise de côté de déclassés toujours plus grande.

Concluons par deux extraits du *Capital*, dont le sens s'éclaire bien si on a compris cela. Voici déjà sur le rapport obligatoire entre l'expansion du capital et l'expansion du prolétariat :

« Pendant les circonstances plus ou moins favorables au milieu desquelles la classe ouvrière se reproduit et se multiplie ne changent rien au caractère fondamental de la reproduction capitaliste.

De même que la reproduction simple ramène constamment le même rapport social - capitalisme et salariat, ainsi l'accumulation ne fait que reproduire ce rapport sur une échelle également progressive, avec plus de capitalistes (ou de plus gros capitalistes) d'un côté, plus de salariés de l'autre.

La reproduction du capital renferme celle de son grand instrument de mise en valeur, la force de travail. Accumulation du capital est

donc en même temps accroissement du prolétariat. »

Voici ensuite une longue explication qui prend désormais tout son sens : la force de travail est une matière première pour le capital, mais le travailleur est lui aussi une matière première à l'échelle du capitalisme !

« La réserve industrielle est d'autant plus nombreuse que la richesse sociale, le capital en fonction, l'étendue et l'énergie de son accumulation, partant aussi le nombre absolu de la classe ouvrière et la puissance productive de son travail, sont plus considérables.

Les mêmes causes qui développent la force expansive du capital amenant la mise en disponibilité de la force ouvrière, la réserve industrielle doit augmenter avec les ressorts de la richesse.

Mais plus la réserve grossit, comparativement à l'armée active du travail, plus grossit aussi la surpopulation consolidée dont la misère est en raison directe du labeur imposé.

Plus s'accroît enfin cette couche des Lazare [qui a été ressuscité par Jésus] de la classe salariée, plus s'accroît aussi le paupérisme officiel.

Voilà la loi générale, absolue, de l'accumulation capitaliste. L'action de cette loi, comme de toute autre, est naturellement modifiée par des circonstances particulières.

On comprend donc toute la sottise de la sagesse économique qui ne cesse de prêcher aux travailleurs d'accommoder leur nombre aux besoins du capital.

Comme si le mécanisme du capital ne le réalisait pas continuellement, cet accord désiré, dont le premier mot est : création d'une réserve industrielle, et le dernier : invasion croissante de la misère jusque dans les profondeurs de l'armée active du travail, poids mort du paupérisme.

La loi selon laquelle une masse toujours plus grande des éléments constituant de la richesse peut, grâce au développement continu des pouvoirs collectifs du travail, être mise en

œuvre avec une dépense de force humaine toujours moindre, cette loi qui met l'homme social à même de produire davantage avec moins de labeur, se tourne dans le milieu capitaliste - où ce ne sont pas les moyens de production qui sont au service du travailleur, mais le travailleur qui est au service des moyens de production - en loi contraire, c'est-à-dire que, plus le travail gagne en ressources et en puissance, plus il y a pression des travailleurs sur leurs moyens d'emploi, plus la condition d'existence du salarié, la vente de sa force, devient précaire.

L'accroissement des ressorts matériels et des forces collectives du travail, plus rapide que celui de la population, s'exprime donc en la formule contraire, savoir : la population productive croît toujours en raison plus rapide que le besoin que le capital peut en avoir.

L'analyse de la plus-value relative (sect. IV) nous a conduit à ce résultat : dans le système capitaliste toutes les méthodes pour multiplier les puissances du travail collectif s'exécutent aux dépens du travailleur individuel ;

tous les moyens pour développer la production se transforment en moyens de dominer et d'exploiter le producteur : ils font de lui un homme tronqué, fragmentaire, ou l'appendice d'une machine ;

ils lui opposent comme autant de pouvoirs hostiles les puissances scientifiques de la production-, ils substituent au travail attirant le travail forcé ;

ils rendent les conditions dans lesquelles le travail se fait de plus en plus anormales et soumettent l'ouvrier durant son service à un despotisme aussi illimité que mesquin ;

ils transforment sa vie entière en temps de travail et jettent sa femme et ses enfants sous les roues du Jagernaut [grand char tiré lors des processions hindoues vénérant le dieu Jagannath, avatar de Vishnou] capitaliste.

Mais toutes les méthodes qui aident à la production de la plus-value favorisent également l'accumulation, et toute extension de celle-ci appelle à son tour celles-là.

Il en résulte que, quel que soit le taux des salaires, haut ou bas, la condition du travailleur doit empirer à mesure que le capital s'accumule.

Enfin la loi, qui toujours équilibre le progrès de l'accumulation et celui de la surpopulation relative, rive le travailleur au capital plus solidement que les coins de Vulcain ne rivaient Prométhée à son rocher.

C'est cette loi qui établit une corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation de richesse à un pôle, c'est égale accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même. »

On comprend maintenant pourquoi le capitalisme ne peut pas exister sans travailleur libre. Un esclave et un serf ne permettent pas d'avoir la même marge de manœuvre pour les va-et-vient du capitalisme. De plus, le travailleur ne fait pas que fournir sa force de travail et dépendre, en tant que travailleur, du capital. Sa consommation s'insère elle aussi dans le capitalisme.

Le travailleur est toujours perdant, à tous les niveaux. La raison en est la contradiction entre le travailleur et la force de travail qu'il vend, et entre cette force de travail comme capital variable faisant face au capital constant. Les machines et les matières premières ne font rien d'elles-mêmes, ce sont les êtres humains qui les font fonctionner qui décident de tout, car ils apportent la qualité à la quantité.

Et à l'échelle de la société toute entière, ce sont les travailleurs qui permettent les sauts qualitatifs, tout en étant exploités par eux, puis mis de côté.

La huitième section

La huitième section du *Capital* est divisée comme suit :

XXVI. Le secret de l'accumulation primitive

XXVII. L'expropriation de la population campagnarde

XXVIII. La législation sanguinaire contre les expropriés à partir de la fin du XV^e siècle. - Lois sur les salaires.

XXXIX. Genèse des fermiers capitalistes

XXX. Contrecoup de la révolution agricole sur l'industrie. Établissement du marché intérieur pour le capital industriel.

XXXI. Genèse du capitaliste industriel

XXXII. Tendance historique de l'accumulation capitaliste.

XXIII. La théorie moderne de la colonisation

Pour le matérialisme dialectique, il n'y a jamais de création ; la notion de création exige, en effet, qu'une chose naisse de rien, qu'elle apparaisse ex nihilo, à partir du néant. Le principe opposé à celui de création est celui de production : chaque chose est produite par une autre, avec des sauts qualitatifs.

Karl Marx conclut le premier Livre du *Capital* en aboutissant à cette question de l'origine du capitalisme. Il a remonté depuis l'objet-marchandise jusqu'au capitalisme, il est parvenu du particulier au tout. Mais ce tout est un particulier, qui lui-même doit avoir une source. Tout comme un marteau a été produit historiquement, le capitalisme est un produit historique. Et on sait que chez Karl Marx, il y a la notion de mode de production : communisme primitif, esclavagisme, féodalisme, capitalisme, socialisme, Communisme.

Si on veut rendre les choses plus complexes, on peut formuler cela ainsi : Karl Marx est parti du fini pour aller à l'infini, mais l'infini est lui-même fini. Il faut trouver ce fini pour retourner... à l'infini.

La difficulté qu'a Karl Marx, bien sûr, c'est qu'une fois qu'on a trouvé une contradiction, il est difficile d'en sortir pour relancer le processus. On a des travailleurs isolés face au capital parce qu'on a le capitalisme, on a le capitalisme parce qu'on a des travailleurs isolés face au capital. Comment se sortir de là ? Tout simplement, en partant de la dernière contradiction trouvée. On a vu que l'accumulation du capital était produite par la séparation du travailleur et de sa force de travail.

Pour arriver à la « préhistoire » du capitalisme, il faut donc trouver la genèse de cette séparation. Ce que Karl Marx présente ainsi :

« Au fond du système capitaliste, il y a donc la séparation radicale du producteur d'avec les moyens de production.

Cette séparation se reproduit sur une échelle progressive dès que le système capitaliste s'est une fois établi; mais comme celle-là forme la base de celui-ci, il ne saurait s'établir sans elle.

Pour qu'il vienne au monde, il faut donc que, partiellement au moins, les moyens de production aient déjà été arrachés sans phrase aux producteurs, qui les employaient à réaliser leur propre travail, et qu'ils se trouvent déjà détenus par des producteurs marchands, qui eux les emploient à spéculer sur le travail d'autrui.

Le mouvement historique qui fait divorcer le travail d'avec ses conditions extérieures, voilà donc le fin mot de l'accumulation appelée « primitive » parce qu'elle appartient à l'âge préhistorique du monde bourgeois. »

Quel est l'aspect principal de cette séparation ? C'est l'expropriation des masses dans les campagnes. Karl Marx étudie donc le phénomène. Il regarde ensuite comment les expropriés ont été traités : on s'en doute, extrêmement mal.

Il faut alors se tourner vers le contraire du phénomène et Karl Marx nous parle de la genèse du fermier capitaliste. Celui-ci s'immisce dans les interstices de la grande propriété foncière issue de l'expropriation des terres. Comme l'industrie domestique s'effondre également avec les expropriations, il y a un espace pour le capital devenant industriel, avec évidemment à l'arrière-plan le capital usuraire et le capital commercial. Les prêteurs et les marchands entrent ainsi en scène en ayant transformé leur approche historique.

Comme en plus, on a un contexte colonial, avec l'Afrique, l'Amérique, mais également l'Asie, on a toute une accumulation de capital qui se met en place. Cette accumulation du capital, qui se fonde sur une expropriation, est appelée à être expropriée,

dialectiquement. Karl Marx nous présente comme suit la négation de la négation :

« L'expropriation des producteurs immédiats s'exécute avec un vandalisme impitoyable qu'aiguillonnent les mobiles les plus infâmes, les passions les plus sordides et les plus haïssables dans leur petitesse.

La propriété privée, fondée sur le travail personnel, cette propriété qui soude pour ainsi dire le travailleur isolé et autonome aux conditions extérieures du travail, va être supplantée par la propriété privée capitaliste, fondée sur l'exploitation du travail d'autrui, sur le salariat.

Dès que ce procès de transformation a décomposé suffisamment et de fond en comble la vieille société, que les producteurs sont changés en prolétaires, et leurs conditions de travail, en capital, qu'enfin le régime capitaliste se soutient par la seule force économique des choses, alors la socialisation ultérieure du travail, ainsi que la métamorphose progressive du sol et des autres moyens de production en instruments socialement exploités, communs, en un mot, l'élimination ultérieure des propriétés privées, va revêtir une nouvelle forme.

Ce qui est maintenant à exproprier, ce n'est plus le travailleur indépendant, mais le capitaliste, le chef d'une armée ou d'une escouade de salariés.

Cette expropriation s'accomplit par le jeu des lois immanentes de la production capitaliste, lesquelles aboutissent à la concentration des capitaux.

Corrélativement à cette centralisation, à l'expropriation du grand nombre des capitalistes par le petit, se développent sur une échelle toujours croissante l'application de la science à la technique, l'exploitation de la terre avec méthode et ensemble, la transformation de l'outil en instruments puissants seulement par l'usage commun, partant l'économie des moyens de production, l'entrelacement de tous les peuples dans le réseau du marché universel, d'où le caractère international imprimé au régime capitaliste.

A mesure que diminue le nombre des potentats du capital qui usurpent et monopolisent tous les avantages de cette période d'évolution sociale, s'accroissent la misère, l'oppression, l'esclavage, la dégradation, l'exploitation, mais aussi la résistance de la classe ouvrière sans cesse grossissante et de plus en plus disciplinée, unie et organisée par le mécanisme même de la production capitaliste.

Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices. La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste.

Cette enveloppe se brise en éclats. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont à leur tour expropriés.

L'appropriation capitaliste, conforme au mode de production capitaliste, constitue la première négation de cette propriété privée qui n'est que le corollaire du travail indépendant et individuel.

Mais la production capitaliste engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature.

C'est la négation de la négation. Elle rétablit non la propriété privée, mais la propriété individuelle, fondée sur les acquêts [=tout ce qui a été acheté par un couple, ici le couple capitaliste-travailleur] de l'ère capitaliste, sur la coopération et la possession commune de tous les moyens de production, y compris le sol. Pour transformer la propriété privée et morcelée, objet du travail individuel, en propriété capitaliste, il a naturellement fallu plus de temps, d'efforts et de peines que n'en exigera la métamorphose en propriété sociale de la propriété capitaliste, qui de fait repose déjà sur un mode de production collectif.

Là, il s'agissait de l'expropriation de la masse par quelques usurpateurs; ici, il s'agit de l'expropriation de quelques usurpateurs par la masse. »

Tel est l'appel au saut qualitatif fait par Karl Marx, après avoir exposé dialectiquement le développement du mode de production capitaliste.

L'armée industrielle de réserve comme nexus

Le Livre premier du capital aboutit à la notion d'armée industrielle de réserve, qui doit être considérée comme le nexus du mode de production capitaliste. Par nexus, nous voulons dire le point où les contraires se transforment l'un en l'autre ; c'est le moment le plus intense de la contradiction. Karl Marx parle ainsi de cela comme de la « loi générale de l'accumulation capitaliste ».

Maintenant, nous faisons face à un problème d'importance. Cette notion d'armée industrielle de réserve a, après Karl Marx, été considérée comme secondaire. La définition qui s'est imposée est celle de Karl Kautsky. Or, on sait que ce dernier était somme toute un évolutionniste ; il n'avait pas compris la dialectique. Il a donc interprété, de manière unilatérale, l'armée industrielle de réserve comme consistant en les chômeurs.

On en est resté là par la suite. Cependant, c'est une erreur à corriger, car cela ne correspond pas du tout à l'importance qu'a accordée Karl Marx à cette notion. Il faut absolument établir un panorama de la situation qui caractérise cette armée industrielle de réserve. Pour cela, il faut se fonder sur les termes choisis par Karl Marx. Par « armée », on entend les troupes, qui sont à disposition et obéissent facilement. Par « industrielle », on veut dire que c'est la production industrielle qui est concernée. Par « réserve », on veut dire qu'elle n'est pas employée, bien qu'elle puisse l'être. « Armée » implique la mobilisation, « réserve » la possibilité de cette mobilisation. « Industrielle » est le nexus des deux aspects s'opposant.

On a ici plusieurs indicateurs. Le *lumpenproletariat*, qui cherche à éviter le travail, ne semble pas tout à fait concerné, du moins pas totalement. Les chômeurs, s'ils sont déclassés, n'ont pas l'air beaucoup plus mobilisables. Surtout, on a du mal à voir en quoi la

situation de l'armée industrielle de réserve, qui peut être utilisée ou jetée, se distingue de la notion de prolétariat en général. Par définition, un prolétaire dépend du bon vouloir du capitaliste pour être embauché, et il peut être licencié.

On peut y voir plus clair en considérant les choses selon l'angle de la loi. Ce que Karl Marx dit, c'est que plus la production capitaliste grandit, plus le capitalisme à la fois absorbe les prolétaires et les rejette, dans un double mouvement. Ce mouvement contradictoire est le noyau dur de la contradiction interne du mode de production capitaliste.

Dans les faits, cela se concrétise par le fait que le nombre des ouvriers exploités en général va en augmentant, mais qu'inversement ce même nombre diminue proportionnellement à l'échelle de la production. La population augmente, il y a plus d'ouvriers, mais la part des ouvriers dans la part production recule. Le capitalisme est de plus en plus « technique », si l'on veut.

Ici, avec le recul, on pense tout de suite aux zones sinistrées du capitalisme en Europe et aux États-Unis, avec des régions ouvrières qui ont connu un effet de décomposition sociale. On pense souvent que c'est seulement les salaires à bas prix qui ont amené les usines à se délocaliser ; c'est vrai, il ne faut pas être unilatéral cependant : il y a eu un saut technique, technologique parallèlement.

Les délocalisations de la production de jouets ou de biens textiles sont une chose, mais celles pour des produits bien plus compliqués en sont une autre, et là ont joué à plein l'électronique, l'informatique et la robotisation. L'armée industrielle de réserve, ce ne sont donc pas que les chômeurs, si on suit ce schéma. On aboutit alors à des masses décomposées socialement, qui sont à la fois des prolétaires et n'en sont pas, car ils sont bien dans le capitalisme, mais leur place ne se lit plus du tout clairement.

Ces masses sont bien à disposition, on peut les mobiliser, car elles ne sont pas tombées dans le *lumpenproletariat*. En même temps, elles ne peuvent

pas profiter des « acquis » de l'accumulation capitaliste comme les autres travailleurs, car elles ont été mises de côté dans un processus aux contours qui restent à définir. Et si l'on suit le schéma dialectique du capital, c'est précisément là qu'on a la contradiction interne dans sa tension explosive.

Résumé de la dialectique des sections du Livre premier

On peut résumer comme suit le parcours dialectique des sections. Dans la première section, Karl Marx prend l'objet et dit qu'il a une valeur d'usage et une valeur d'échange. Cet échange se fait sur le marché, contre de l'argent.

Dans la deuxième section, il dit que l'argent a deux aspects : il peut être argent, il peut être capital. L'argent permet de se procurer la marchandise, mais le capital veut lui récupérer davantage d'argent à partir de l'argent.

Dans la troisième section, Karl Marx dit que le capital a deux aspects : capital constant et capital variable. Il y a une part pour les machines et les matières premières, une part pour payer les travailleurs qu'on a engagés. Tout cela a abouti à dire qu'il y a la plus-value, consistant en le résultat de ce qu'on a arraché aux travailleurs comme force de travail non rémunéré.

Dans la quatrième section, Karl Marx affirme que la plus-value a elle-même deux aspects. Il distingue la plus-value absolue et la plus-value relative. Il y a le surtravail avec les heures non payées, mais également la pressurisation de la force de travail pour augmenter sa productivité.

Dans la cinquième section, Karl Marx aboutit à la contradiction entre la plus-value et la force de travail.

Dans la sixième section, il explique la contradiction entre la plus-value et la force de travail donne le salaire. Cela implique une contradiction au sein du travailleur, qui appartient à une société capitaliste à qui il vend sa force de travail, et en même temps ne lui appartient pas.

Dans la septième section, Karl Marx montre que la contradiction entre le travailleur et sa force de travail produit l'accumulation du capital. La contradiction

entre l'accumulation du capital et l'accumulation de prolétaires produit elle-même l'armée industrielle de réserve, ce qui est « la loi générale de l'accumulation capitaliste ».

Dans la huitième section, Karl Marx raconte comment le travailleur est disponible en raison d'une expropriation ; la négation de la négation implique l'expropriation des capitalistes.

La substance du Livre premier est de dire que le travailleur est séparé de la production et donc de la société, tout en fournissant sa force de travail et étant membre de cette société. Cette séparation consiste en une contradiction permettant au capital de trouver un moteur de croissance : la mobilisation forcée des travailleurs, aspect qualitatif associé à l'aspect quantitatif des machines et des matières premières.

La contradiction entre l'élévation technique et la mobilisation des travailleurs provoque des flux et des reflux pour une partie des travailleurs, qui se voit marginalisée comme armée industrielle de réserve dans une situation de pauvreté. Ces flux et ces reflux sont obligés de prendre toujours plus d'ampleur en raison de l'ampleur des modernisations techniques. Le prolétariat, exploité, connaît une partie de lui toujours plus grande qui bascule dans une exclusion générale de la société.

N'étant plus rien, ils doivent être tout et œuvrent à l'expropriation de ceux qui ont exproprié afin de devenir les propriétaires privés des moyens de production.

N'étant plus rien, ils doivent être tout et œuvrer à l'expropriation de ceux qui les ont expropriés dans le but de devenir les propriétaires privés des moyens de production. C'est l'exigence de la socialisation des moyens de production.

